

Unifier les variations : l'exemple du basque

Entre la France et l'Espagne, le basque connaît une multiplicité de variantes selon les régions, les vallées ou même les villages. Lors de la 4^e JOURNÉE DE LA TRADUCTION de la Foire du livre de Bruxelles 2019, une rencontre entre Karmele Jaio (autrice et traductrice) et Edurne Alegria Aierdi (traductrice) et animée par Anne Casterman a permis de montrer comment, paradoxalement, l'harmonisation de la langue a entraîné une grande richesse éditoriale.

Organisée en collaboration entre la Foire du Livre de Bruxelles, l'Institut basque *Etxepare* de promotion de la langue et de la culture basques dans le monde (nommé d'après Bernart Etxepare, auteur en 1545 du premier ouvrage en langue basque) et le Réseau des instituts culturels nationaux de l'Union européenne (en anglais : EUNIC), cette rencontre avait ceci de particulier qu'elle traitait non pas de la traduction des variations, mais plutôt de l'unification de celles-ci, phénomène que le cas du basque, ou *euskera*, illustre bien. Pour en parler, Anne Casterman avait invité autour de la table deux profils très différents.

Karmele Jaio Eiguren, née à Vitoria (1970), a publié deux romans (*Amaren eskuak*, auto-traduit en castillan sous le titre *Las manos de mi madre*, et *Musika airean*, en castillan : *Música en el aire*). Elle signe également un recueil de poèmes (*Orain hilak ditugu*, non traduit) et plusieurs recueils de nouvelles (dont *Hamabost zauri*, auto-traduit en castillan sous le titre *Heridas crónicas*). Elle est éditée chez Elkar, maison d'édition spécialisée en littérature en langue basque. Son roman *Amaren eskuak*, plusieurs fois primé, a fait l'objet d'une adaptation pour le cinéma. À noter que si Karmele Jaio n'est pas encore traduite en français elle l'est bien en anglais (*Her mother's hands*).

Edurne Alegria Aierdi, fille d'exilés au Vénézuela, revient s'installer à Saint-Sébastien (*Donostia*) au Pays basque espagnol dans les années 1950. De langue maternelle basque, elle étudie à Bayonne puis obtient un diplôme de traductrice à l'ETI de Genève. Elle poursuit ses études à l'université de Paris VIII et les complète plus tard à Bordeaux avec un DEA et une maîtrise en langue et culture basques. C'est une traductrice active du basque en français (elle a traduit la romancière basque Kirmen Uribe), et vers le basque au départ de l'espagnol et du français, comme on peut le constater en consultant le portail de la littérature basque (basqueliterature.com). Elle possède également une agence de traduction (Bakun) et est très active dans le milieu associatif lié à la traduction ainsi qu'à la langue et à la littérature basques.

A. Casterman commence par demander à Edurne Alegria de nous rappeler les notions d'*Iparralde* et *Hegoalde* avant de nous expliquer ce que recouvre la notion de littérature basque.

Le Pays basque est divisé en deux parties, le nord ou *Iparralde* (provinces du Labourd, de la Basse Navarre et de la Soule) et le sud ou *Hegoalde* (provinces du Guipuscoa, de la Biscaye et de l'Alava, dans la Communauté autonome du Pays basque, ainsi que la Haute Navarre, dans la communauté autonome de Navarre). L'existence d'une frontière internationale séparant ces

deux parties n'empêche pas les écrivains du sud et du nord de se retrouver au sein des mêmes associations qui, pour les Basques, sont considérées comme nationales.

Y a-t-il des particularités propres à la littérature de chaque côté de la frontière ?

La langue elle-même comprend plusieurs dialectes, bien que les auteurs de la génération actuelle s'expriment dans une langue unifiée, sorte de basque standard, résultat d'un processus que d'autres langues ont déjà traversé mais qui a été assez tardif dans le cas de l'*euskera*. Cela n'empêche pas les variantes lexicales provenant des différents dialectes provinciaux d'enrichir cette langue unifiée. C'est au niveau de la structure, de la grammaire que s'est faite l'unification.

Une fois ce contexte précisé, Karmele Jaio est alors invitée à inscrire son cas dans ce paysage. Quel est son dialecte, et les autres, lui sont-ils accessibles ?

K. Jaio appartient à la première génération qui a été scolarisée entièrement en *euskera*, et plus précisément en *euskera batua*, c'est-à-dire en basque unifié, même si elle comprend le dialecte d'Alava, où elle est née, et celui de Biscaye, dont sont originaires ses parents. Ce qui est curieux, dit-elle, c'est d'écrire dans une langue à la fois ancienne et jeune, qui vit une deuxième adolescence avec l'*euskera batua*.

En Espagne on sait qu'énormément de personnes lisent en basque mais qu'en est-il en France ?

E. Alegría répond que la situation du basque au nord connaît une décadence et, bien que les *ikastolas* (écoles en basque) commencent à prendre de l'importance, bien qu'il y ait des écrivains bascophones au nord aussi, la différence est très grande entre le nord et le sud. Il faut dire aussi qu'il y a une raison démographique évidente, la population au nord n'étant que de 300.000 habitants pour une population totale de trois millions de Basques.

Un autre facteur qui, selon K. Jaio, a davantage favorisé l'utilisation du basque en *Hegoalde* qu'en *Iparralde* est son statut de langue co-officielle à côté du castillan.

A. Casterman ajoute que le basque serait une des langues dans lesquelles on traduit le plus : 40% des livres en basque seraient des traductions d'œuvres majeures de la littérature étrangère, ce qui a permis aux Basques de lire abondamment dans leur langue. Mais ce qui l'intéresse particulièrement c'est que K. Jaio est une autrice qui a la particularité de s'auto-traduire en castillan, ce que tous les auteurs bilingues ne souhaitent pas forcément faire. Est-ce un choix ? Et ses traductions ont-elles été éditées par une maison d'édition espagnole ou basque ?

Les écrivains basques et les bascophones en général sont fatallement tous bilingues, il est impossible de vivre uniquement en *euskera*. K. Jaio écrit aussi bien en *euskera* qu'en castillan. Quant au choix de s'auto-traduire, c'est bien le sien. D'autres préfèrent être traduits. Dans son cas, il s'agit d'une seconde chance de réécrire son livre (ne dit-on pas souvent qu'un auteur ne termine jamais un livre ?). Elle ne se sent en tout cas pas traductrice.

Se pose la question de la traduction vers d'autres langues : puisqu'on a le choix avec certaines œuvres de K. Jaio, quelles conséquences sur la traduction anglaise, française ou autre selon qu'on traduit au départ de la version en basque ou en castillan ?

Pour *Amaren eskuak*, la traduction anglaise a été faite directement à partir du basque. S'il s'agit essentiellement du même livre, K. Jaio est consciente, en tant qu'écrivain, du conditionnement de la langue dans laquelle on écrit. On n'écrit certes pas de la même manière dans deux langues différentes car la langue elle-même vous mène vers des structures différentes. Paradoxalement, l'auteur a dû apporter des changements à sa manière d'écrire en castillan pour être plus fidèle à sa version basque, tant elle ne se reconnaissait pas dans une traduction littérale. En somme, c'était une question de « sonorité ».

E. Alegría ajoute que si l'auteur est libre de ce qu'il écrit, le traducteur est contraint de reproduire les propos de l'auteur, or, plus on traduit par langue interposée, ou en relais, plus l'œuvre perd de sa qualité et de sa véracité. En tant que traductrice, elle plaide toujours pour des traductions « directes » au départ de *l'euskera*, ce qui n'est évidemment pas facile sachant que ce n'est pas une langue très répandue hors du Pays basque. Les aides du gouvernement basque permettent en revanche de traduire massivement des œuvres étrangères en *euskera*, ce qui est essentiel également. K. Jaio abonde dans ce sens et souligne l'importance de la traduction pour une langue comme la sienne, minoritaire dans son pays, et qui met d'emblée les bascophones dans une situation d'inégalité de chances notamment parce que le lectorat de cette langue est très limité. En revanche, sur la question de la traduction en relais, elle estime qu'elle ne se pose pas dans le cas d'un auteur qui s'auto-traduit, puisqu'on peut se demander quel est l'original, en fin de compte : Chaque version est d'ailleurs un original à part entière, dans la mesure où il a été écrit à un moment différent, c'est-à-dire par quelqu'un qui n'était plus la même personne que celle qui a écrit la première version... Quoi qu'il en soit, bien que les auteurs basques écrivent dans une langue minoritaire, ils le font sur des sujets universels susceptibles d'intéresser tout lecteur.

On sait que Elkar édite des auteurs basques, mais quelles maisons d'édition espagnoles s'intéressent aux œuvres littéraires basques ?

Planeta publie des œuvres basques en castillan, d'après E. Alegría. K. Jaio est éditée chez des maisons d'édition basques aussi bien en *euskera* qu'en castillan. Quant aux maisons d'édition espagnoles, elles choisissent souvent d'éditer des œuvres basques après qu'elles ont été primées. Mais il y a certes un intérêt plus grand que par le passé. E. Alegría ajoute que la qualité croissante des auteurs basques se confirme et commence à intéresser de plus en plus les éditeurs.

Anne Casterman ajoute d'ailleurs qu'une jeune maison d'édition catalane nommée Godall vient de publier deux romans basques en catalan. E. Alegría confirme en effet l'existence d'échanges culturels effervescents entre les différentes langues officielles d'Espagne. Elle rappelle qu'il existe une association culturelle vieille de près d'un siècle appelée Galeusca [acronyme de

Galicia Eukadi Cataluña] cultivant les liens entre écrivains de ces trois régions. Ces mêmes rapports entre langues régionales (corse, breton, occitan...) sont malheureusement bien moindres et moins formalisés en France.

Pour terminer, A. Casterman rappelle brièvement les cinq générations d'auteurs basques : celle de l'« Autonomie » (avec le célèbre Bernardo Atxaga, traduit par André Gabastou), celle dite du « Peloton » (années 1980, avec Kirmen Uribe), et enfin, la génération « Lubaki » ou « Urasano », à laquelle appartient K. Jaio, même si celle-ci renie un peu ces étiquettes. En effet, s'il y a un point commun aux auteurs de sa génération, c'est simplement la normalisation de l'écriture en *euskera*, le fait d'avoir bénéficié de meilleures conditions pour écrire dans leur langue par rapport à l'héroïsme que ce geste a revêtu par le passé. Mais toujours en étant conscients d'écrire dans une langue dont l'avenir n'est pas garanti. C'est là toute la différence entre écrire dans une langue hégémonique et une langue minoritaire : avant d'écrire, tout écrivain basque pose un choix que d'autres écrivains espagnols n'ont pas à faire, celui d'écrire dans une langue minoritaire, qui pourrait disparaître, et cette responsabilité repose sur ses épaules. La cinquième génération d'auteurs basques, la « génération Erasmus » devrait aussi en tenir compte.

Synthèse : Cristina López Devaux